





HEURISTIQUES
01

Jean-François Bert
et Jérôme Lamy (dir.)

LES CARTES À JOUER DU SAVOIR

Détournements savants au XVIIIe siècle

SCHWABE VERLAG



Heuristiques

Collection dirigée par
Jean-François Bert et Jérôme Lamy

Vol. 1

Jean-François Bert et Jérôme Lamy (dir.)

Les cartes à jouer du savoir

Détournements savants au XVIIIe siècle

Schwabe Verlag

Remerciement pour aide au financement:
IHAR Institut d'histoire et d'anthropologie du religieux, Université de Lausanne.
Centre Européen de Sociologie et de Science Politique (UMR CNRS 8209), EHESS.



Information bibliographique de la Deutsche Nationalbibliothek
La Deutsche Nationalbibliothek a répertorié cette publication dans la Deutsche Nationalbibliografie; les données bibliographiques détaillées peuvent être consultées sur Internet à l'adresse http://dnb.dnb.de.

© 2023 Schwabe Verlag, Schwabe Verlagsgruppe AG, Basel, Schweiz
Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur. L'œuvre ne peut être reproduite de façon intégrale ou partielle, sous aucune forme, sans une autorisation écrite de la maison d'édition, ni traitée électroniquement, ni photocopiée, ni rendue accessible ou diffusée.
Illustration couverture: Extrait des images 11, 17, 79: Fabrique de cartes à jouer dans une maison de la place Dauphine, à Paris; Calculs, inscrits sur des points noirs;
Nicolas Guérard, Riche au matin et gueux au soir, ca. 1703
Couverture: icona basel gmbh, Basel
Composition: 3w+p, Rimpar
Impression: Hubert & Co., Göttingen
Printed in Germany
ISBN Livre imprimé 978-3-7965-4795-9
ISBN eBook (PDF) 978-3-7965-4893-2
DOI 10.24894/978-3-7965-4893-2
L'e-book est identique à la version imprimée et permet la recherche plein texte.
En outre, la table des matières et les titres sont reliés par des hyperliens.

rights@schwabe.ch
www.schwabe.ch

Introduction

Noter, inscrire, compiler : les cartes à jouer comme outils du savoir

Jean-François Bert et Jérôme Lamy

Cet ouvrage fait surgir de minces objets de connaissances. Quoi de plus banal, de plus anodin, de moins susceptible d'attirer l'attention dans l'arsenal savant, qu'une carte à jouer ? Ces petits cartons imprimés sur une face et vierge sur l'autre, déclassés de leur fonction ludique, ont pourtant constitué, à l'époque moderne, des supports fréquents de notes érudites, d'ébauches de raisonnement, de renseignements bibliographiques, d'argumentaires ramassés, de données élémentaires. Ces cartes ont été, sur presque deux siècles, l'une des surfaces privilégiées du savoir en construction voisinant avec une foule d'autres aplats de papiers prêts à jalonner la réflexion, à engager l'accumulation de renseignements, à amorcer un brouillon, à ordonner un plan, à trier des titres d'ouvrages. À côté des feuilles volantes, des enveloppes, des carnets, des marges, des cahiers, ces cartes ont occupé une place singulière, inédite peut-être. Parce qu'un objet à l'origine strictement ludique correspondait à une certaine demande savante (des surfaces limitées, mobiles, faciles à classer, prêtes à l'emploi), les cartes ont été détournées des circuits commerciaux et des espaces de loisirs et ont intégré une nouvelle économie – celle de l'annotation érudite, du travail préparatoire, de la masse d'écrits informels nourrissant la recherche savante.

Nous consacrons ce livre collectif à cet objet singulier du savoir – un objet détourné par le travail scientifique – pour essayer de mieux saisir ce que l'historiographie récente de la matérialité peut désormais faire surgir, soit un ensemble de pratiques ordinaires, discrètes, invisibles presque, qui ordonne la vie savante, la scande et constitue sa texture la plus élémentaire. Sous l'apparence de l'anodin, ce sont en fait des modalités concrètes de connaissance, de mémorisation, de classement, d'argumentation et de compilation qui se font jour. Parce que les cartes à jouer ont correspondu, à un moment précis de l'histoire des savoirs, à une attente spécifique pour cadrer, discipliner, organiser, synthétiser et retenir les éléments saillants du monde qu'il fallait expliquer, elles ont constitué l'évidence quotidienne d'une prise de note savante.

Dans cette introduction, nous revenons sur la grande configuration socio-épistémique qui, du XVIIIe siècle au XIXe siècle, a trouvé dans la carte à jouer une sorte de compromis pour la prise de notes et la compilation des informations scientifiques. Nous commencerons par spécifier les exigences modernes de

l'annotation et le déploiement de multiples technologies de papier[1], puis nous esquisserons les grandes lignes de l'économie ludique de la carte à jouer et ses liens avec la mise en fiches.

Les technologies de papier et l'avalanche de données savantes[2]

Dès la Renaissance, les érudits et les lettrés redoutent, dans leurs pratiques d'annotation, la multiplication des informations et des données publiées, transcrites, imprimées, manuscrites et mises en circulation. L'historien américain Paul Dover souligne ainsi, à bon droit, que les débuts de l'époque moderne sont marqués par la perception d'une « variété » et d'une « abondance » d'informations[3]. Cette avalanche de renseignements, d'indications, de nouvelles, de données, de documents a suscité des mises en forme et des mises en ordre multiples. Il s'agissait à la fois de codifier des opérations de tri, de construire des instruments de classements et de mettre au point des schèmes de catégorisation. Ann Blair a bien montré que non seulement « la masse des extraits rassemblés dans les manuscrits et imprimés […] fut unique à la Renaissance », mais également que « [l]'imprimerie facilita la prolifération et la croissance des ouvrages de référence. Elle allégea les coûts de production, y compris pour des livres volumineux, favorisa la compilation en accroissant le nombre de livres à résumer, et stimula la production de papier, support idéal pour stocker les notes manuscrites »[4]. Cependant, ce n'est pas seulement la disponibilité matérielle des surfaces d'inscription qui permet d'expliquer l'immense prolifération d'écrits à l'époque moderne. L'historienne évoque aussi « un appétit puissant d'informa-

1 Nous empruntons le syntagme à Vincent Denis et Pierre-Yves Lacour, « La logistique des savoirs. Surabondance d'informations et technologies de papier au XVIIIe siècle », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, n° 102, 2016, p. 107–122.

2 Nous employons le terme « avalanche » en référence à Ian Hacking qui parle d'« avalanche de nombres imprimés » à propos de la statistique au XIXe siècle (Ian Hacking, « Biopower and the Avalanche of Printed Numbers », *in* Vernon W. Cisney et Nicolae Morar (dir.), *Biopower. Foucault and Beyond*, Chicago, The University of Chicago Press, 2015, p. 65–81. Les *historien·nes* de l'information parlent également de surabondance (*overload*) (Ann Blair, « Reading Strategies for Coping with Information Overload, ca. 1550–1700 », *Journal of the History of Ideals*, vol. 64, n° 1, 2003, p. 11–28) ou d'« explosition de l'information » (Isabelle Charmantier et Staffan Müller-Wille, « Worlds of Paper. An Introduction », *Early Science and Medecine*, vol. 19, n° 5, 2014, p. 386).

3 Paul Dover, « Variété et abondance. La *copia* et l'histoire de l'Europe des débuts de l'époque moderne », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, n° 149, 2021, p. 23–45.

4 Ann Blair, *Tant de choses à savoir. Comment maîtriser l'information à l'époque moderne*, Paris, Le Seuil, 2020, p. 18–19.

tion »[5]. La pulsion cumulative qui anime les lettrés de l'époque moderne s'enracine dans le souvenir, dans les « pertes […] du savoir antique », ainsi que dans la « contribution au bien commun » par la compilation d'« une matière variée utile à un public aux intérêts divers »[6].

L'« art de la mémoire »[7], hérité de l'Antiquité grecque et renouvelé au Moyen Âge[8], a perduré jusqu'à l'époque moderne. Mais, à partir de la Renaissance, la quantité de données disponibles rend caduque les dispositifs mnémotechniques ordinaires. L'écrit vient alors suppléer ce qu'aucune compétence cognitive ne peut plus prendre en charge. Il permet un tri, une sélection, un classement des informations nombreuses que l'on peut, désormais, sans cesse reprendre et actualiser. Ce que la prise de notes permet de mettre au jour, c'est une nouvelle « économie de l'attention » et de la mémoire dont Lorraine Daston a montré qu'elle pouvait être alors parfois sévèrement jugée. Les exigences des « devoirs civiques, religieux et familiaux »[9] n'étaient pas compatibles avec la luxuriance des notes, la pulsion irrépressible pour la connaissance ou encore la manie du soulignement.

Bien sûr, l'arrivée de l'imprimé a bouleversé l'offre éditoriale en multipliant les supports. Mais les *historien·nes* ont relativisé la rupture introduite par cette technologie en insistant sur l'antériorité de la culture écrite au Moyen Âge, sur les dangers d'une surdétermination des explications historiques par la technique et sur la longue histoire du chevauchement entre l'imprimé et le manuscrit[10]. Si l'impression à caractères mobiles déploie davantage l'offre éditoriale, c'est en fait toute l'époque moderne qui bruit de la circulation du papier et de l'encrage

5 *Ibid.*, p. 19.

6 *Ibid.*

7 Frances A. Yates, *L'art de la mémoire*, Paris, Gallimard, 1966.

8 Mary Caruthers, *Machina Memorialis. Méditation, rhétorique et fabrication des images au Moyen Âge*, Paris, Gallimard, 2002.

9 Lorraine Daston, « Taking Note(s) », *Isis*, vol. 95, n° 3, 2004, p. 445. Sur la question de l'attention, voir notamment Yves Citon, *Pour une écologie de l'attention*, Paris, Le Seuil, 2014.

10 Voir notamment le débat entre Elizabeth Eisenstein et Adrian Johns : Elizabeth L. Eisenstein, *The Printing Press as an Agent of Change. Communications and Cultural transformations in Early Modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998 [1979] ; Adrian John, « How to Acknowledge a Revolution ? », *American Historical Review*, vol. 107, n° 1, 2002, p. 106–125 ; David McKitterick, *Textes imprimés et textes manuscrits. La quête de l'ordre, 1450–1830*, Lyon, ENS Éditions, 2018. Nous nous permettons de renvoyer, pour une synthèse récente, à Jérôme Lamy et Johann Petitjean, « Du livre à l'information. Un tournant historiographique », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, n° 150, 2021, p. 169–192 et à Jérôme Lamy et Johann Petithean, « Mondes de l'écrit et société de l'information à l'époque moderne », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, n° 149, 2021, p. 13–21.

frénétique des feuilles. Les administrations d'État[11], la diplomatie[12], l'espace public de la discussion[13], les manifestations publiques de l'autorité[14], le souci de l'archivage[15] : toutes ces pratiques se sont largement intensifiées durant l'époque moderne et expliquent, au moins en partie, pourquoi l'économie scripturaire connaît alors une profonde mutation qui va finir par toucher le champ scientifique en lui donnant des traits spécifiques et très vite discernables. Le livre scientifique permet en effet la confrontation des arguments et la cumulation des résultats[16]. Les expériences et les observations sont désormais disponibles dans des périodiques spécialisés[17]. « L'entour » du texte[18] est organisé par le développement des index, des notes, ou des tables des matières… L'information scientifique est peu à peu cadrée, organisée, filtrée, structurée par les nouvelles surfaces d'expression imprimées. Parallèlement à la mutation du régime d'argumentation[19] et d'administration de la preuve (qui voit notamment la disparition de la subjectivité durant le XVIIIe siècle[20]), le texte scientifique connaît certaines formes de standardisation (comme l'apparition de la signature de l'auteur notamment[21]). La masse produite d'observations, de résultats d'expériences,

11 Jérémie Ferrer-Bartomeu, « L'État à la lettre. La mise en circulation de l'information politique et administrative dans les arcanes du pouvoir (Royaume de France, 1570–1610) », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, n° 134, 2017, p. 41–63.

12 Johann Petitjean, *L'intelligence des choses. Une histoire de l'information entre Italie et Méditerranée (XVIe–XVIIe siècles)*, Rome, École Française de Rome, 2012.

13 Jürgen Habermas, *L'Espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, 1978.

14 Michèle Fogel, *Les cérémonies de l'information dans la France du XVIe au XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, 1989.

15 Maria Pia Donato et Anne Saada (dir.), *Pratiques d'archives à l'époque moderne. Europe, mondes coloniaux*, Paris, Classiques Garnier, 2019.

16 Elisabeth Eisenstein, « Le livre et la culture savante », *in* Roger Chartier et Henri-Jean Martin (dir.), *Histoire de l'édition française*, t. I : *Le livre conquérant, du Moyen Âge au milieu du XVIIe siècle*, Paris, Fayard, 1989, p. 671–697.

17 Jeanne Peiffer et Jean-Pierre Vittu, « Les journaux savants, formes de la communication et agents de la construction des savoirs (17e–18e siècles), *Dix-huitième siècle*, n° 40, 2008, p. 281–300.

18 Ann Blair, *L'entour du texte. La publication du livre savant à la Renaissance*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 2021.

19 Steven Shapin, « Une pompe de circonstance. La technologie littéraire de Boyle », *Culture technique*, n° 14, 1985, p. 71–87.

20 Christian Licoppe, *La formation de la pratique scientifique. Le discours de l'expérience en France et en Angleterre (1630–1820)*, Paris, La Découverte, 1996, p. 260–264. Mais aussi, et en lien avec les pratiques d'observations qui se modifient entre 1750 et 1850 : Lucien Deraine, *« Que vienne l'observateur ». Penser l'observation (1750–1850)*, Genève, Droz, 2022.

21 David Pontille, *La signature scientifique. Une sociologie pragmatique de l'attribution*, Paris, CNRS éditions, 2004.

d'argumentaires, de données chiffrées, de dessins et de figures devient considérable. Les savants ont de plus en plus de difficulté à suivre l'intégralité de ce qui est produit, les obligeant à sélectionner, trier, mais aussi synthétiser pour rester informés des nombreux travaux en cours.

L'historiographie récente a surtout mis en évidence deux aspects matériels essentiels des technologies ordinaires de l'écriture savante à l'époque moderne. D'une part, l'économie du papier apparaît comme essentielle à toutes les opérations scripturaires qui sous-tendent ce travail de communication et d'information scientifique : la disponibilité et le coût de cette matière première sont au fondement du régime de production et de diffusion des savoirs. D'autre part, la prise de notes s'impose rapidement comme le moyen d'organiser, pour soi, une saisie des éléments essentiels d'un développement, des traits saillants d'un argumentaire, des données les plus significatives d'une expérience ou d'une observation, les points particuliers d'un récit.

Concernant le papier et son rôle, Daniel Bellingradt l'a dit sans détour : « le début de l'Europe moderne a été l'ère du papier – une ère de production du papier, d'utilisation du papier, de consommation du papier, et aussi de commerce du papier »[22]. Si le papier est évidemment la matière matricielle de l'imprimerie et du secteur de l'édition, il est présent partout, sous toutes les formes, dans la vie quotidienne – et tout particulièrement celle des savants. Lorsque la masse papetière envahit l'Europe, les modes de fabrication sont alors étonnamment stables : « Entre le quatorzième et le dix-neuvième siècle, les ressources, la technologie, les investissements financiers et les compétences nécessaires à la production de papier n'ont pas changé de manière significative en Europe »[23]. Les ingrédients requis pour constituer la pâte à papier sont, invariablement, les « chiffons de lin (ou de chanvre), [l'] eau et [la] gélatine »[24]. Le secteur d'activité qui concerne la fabrication du papier ne cesse alors de voisiner avec « l'industrie textile [qui] transformait également des matières en nouveaux produits »[25]. Le commerce florissant de la surface prête pour l'inscription est particulièrement proliférant ; il faut imaginer « des centaines de types différents de produits papetiers […] », avec « une pléthore de qualité et de formats différents en Europe, généralement sous forme de papier blanc, mais il y avait aussi de plus petites quantités de papiers bleus et colorés »[26]. Sans compter les « papiers usagés et vieux provenant de livres invendus, rejetés ou dont les

22 Daniel Bellingradt, « The Paper Trade in Early Modern Europe: An Introduction », *in* Daniel Bellingradt et Anna Reynolds (dir.), *The Paper Trade in Early Modern Europe. Practices, Materials, Networks*, Leyde, Brill, 2021, p. 1.

23 *Ibid.*, p. 14–15.

24 *Ibid.*, p. 15.

25 *Ibid.*

26 *Ibid.*, p. 18.

ventes étaient faibles […] »[27]. Le Nouveau Monde est un exemple intéressant de la manière dont le papier est considéré comme une denrée importante, rare, mais aussi symbolique. Aude Argousse a ainsi pu montrer dans son étude portant sur les conditions matérielles de l'écriture publique que dans l'Amérique espagnole, si la production de papier est interdite durant toute l'époque coloniale, celui-ci ne cesse en fait de circuler « sous différentes formes actes officiels, *papelitos*, *papelotes*, lettres, correspondance, rapports, *boletas*, *billetes*, *vales*, reçus, ordonnances, *provisiones*, cahiers, registres, mais aussi cartes à jouer, emballages, éventails ou encore pour fumer le tabac ou confectionner des cartouches »[28]. La crainte de ne pouvoir disposer de surfaces d'écriture alimente aussi une économie drastique des réserves disponibles. On voit se développer des pratiques de récupération étonnantes. Signe, pour Argouse, que le papier est un enjeu (géo)politique d'importance dont les flux déterminent, au moins pour une part, la possibilité d'un fonctionnement de l'administration d'un pays.

Dans cette masse de papiers disponibles, les savants vont prélever ce qui va leur permettre de noter, imprimer, corriger, emballer… De ce point de vue, le XVIIIe siècle donne à voir, certainement avec une grande clarté, comment les savants décident d'utiliser le papier qu'il faut distinguer, comme le rappelle Claire Bustarret, entre les papiers à écrire « moyens » et « fins »[29]. L'historienne et codicologue ajoute, concernant les emplois courants de papiers chez les lettrés, que :

> le pliage in-4° est nettement dominant : les bifeuillets vendus in-folio, séparés en deux feuillets qui sont repliés chacun en deux, se présentent tantôt tels quels, notamment comme support de lettres (le revers du second feuillet portant l'adresse), tantôt en cahiers, cousus ou non, pour les brouillons rédactionnels ou les copies d'extraits de lecture. Lorsque les feuillets sont utilisés recto-verso, les pages sont souvent divisées en deux zones plus ou moins égales par un pli vertical qui permet de réserver une colonne de droite à la rédaction (ou à la mise au net) et une colonne de gauche aux corrections et ajouts[30].

27 *Ibid.*, p. 19.

28 Aude Argousse, « Désassembler les écritures publiques dans une société coloniale (Santiago du Chili, 1800) », *in* Françoise Briegel (dir.), *Matières à raisonner*, Savoirs, 2022, https://savoirs.app/fr/articles/desassembler-les-ecritures-publiques-dans-une-societe-coloniale-santiago-du-chili-1800.

29 Claire Bustarret, « De l'écritoire au laboratoire. Le papier comme instrument de travail au XVIIIe siècle », *in* Emmanuelle Chapron et François Pugnière (dir.), *Écriture épistolaire et production des savoirs au XVIIIe siècle. Les réseaux de Jean-François Séguier*, Paris, Classiques Garnier, 2019, p. 27.

30 *Ibid.*, p. 29. Selon les usages savants, la taille du papier peut en fait largement différer. On peut trouver des petits feuillets, « obtenus par pliage in-8° », pour les lettres informelles qui relèvent d'une communication rapide mais aussi, et accompagnant les manuscrits, des bouts de papiers découpés ou déchirés en rectangles ou en bandes et qui servent d'aide-mémoire.

Les nombreux formats des papiers induisent des usages différenciés. La note, le carnet, la feuille volante sont autant de surfaces qui vont incarner des modes spécifiques de communication mais aussi de stockage de l'information savante. De l'argument à retenir à la lettre à envoyer, du brouillon préparatoire à l'indication d'une heure de rendez-vous, le papier est investi d'une puissance de délégation des actes ordinaires, et donc des actes ordinaires du savoir. En scandant les étapes du travail scientifique, en filtrant le flot de nouvelles et de données, en permettant des échanges, en fixant des argumentaires, le papier, manuscrit ou imprimé, opère comme la matière savante la plus élémentaire et la plus essentielle. Dans le cas des cartes sur lequel nous allons revenir, le papier utilisé a deux avantages importants et immédiatement perçus comme essentiels par les savants. Premièrement, le papier utilisé pour les cartes est un papier fort, composé de plusieurs épaisseurs, auquel on ajoute encore un papier cartonné pour opacifier la carte et qui rend le tout rigide après pressage, séchage et ponçage. Le second aspect est que le verso des cartes est un papier blanc, libre pour recevoir une écriture, une note.

L'activité de la prise de notes a fait elle aussi l'objet de nombreuses réflexions venant en particulier d'historien·nes des sciences ou de spécialistes de génétique textuelle, qui ont tenté de retrouver, voire de recomposer, le geste singulier qui rassemble aussi bien l'inscription de données inédites que la copie (sélective ou non) d'éléments déjà portés sur le papier. La matérialité de la saisie graphique a constitué un axe d'enquête particulièrement fécond qui a permis, entre autres, de documenter les sources de l'inscription ou de l'annotation mais également le répertoire des formats de la prise de notes[31]. Les analyses de Jack Goody sur la « raison graphique » avaient mis en évidence, dès les années 1970, la relation étroite entre la forme d'une inscription et son usage social, politique, ou économique. Les premiers dispositifs d'écriture à Sumer, les « plaquettes d'argiles »[32], répondaient ainsi à de nouvelles exigences « administratives »[33]. Avec le papier, la prise de notes offre un vaste répertoire de compositions graphiques pour assembler des données, des pensées, des chiffres, des arguments, des dessins. Surtout, et comme l'a montré Ann Blair, cette pratique de la prise de notes devenait de plus en plus indissociable de la lecture, prise, donc, dans un ensemble encore plus vaste de déterminations matérielles : « livres et bibliothèques, papier et cahiers, instruments d'écriture et tables […] »[34]. Il devient nécessaire de pouvoir transférer les informations dont on a besoin pour penser

31 Rafael Mandressi, « Gestes et formes de l'écriture savante », *in* Christian Jacob (dir.), *Les Lieux de savoir*, t. 2 : *Les mains de l'intellect*, Paris, Albin Michel, 2011, p. 288.

32 Jack Goody, *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, Paris, Éditions de Minuit, 1979, p. 150.

33 *Ibid.*, p. 155.

34 Ann Blair, « An Early Modernist's Perspective », *Isis*, vol. 95, n° 3, 2004, p. 420.

sur un support nouveau, soit parce que celui-ci est plus aisé à transporter, soit parce qu'il importe de sélectionner quelques traits saillants d'un texte. Les marges des livres, et tous les espaces disponibles sur les feuilles imprimées peuvent d'ailleurs être employés pour capter la substance de développements plus longs et plus fouillés. De fait, insiste Ann Blair, « les notes de lecture les mieux conservées sont souvent celles qui ont été faites dans les marges et les pages de garde des livres imprimés, qui ont été sauvées par inadvertance avec les livres eux-mêmes […] »[35]. Les marques, les notes, les soulignements, les exclamations ajoutées sur les livres forment le corpus témoin des opérations ordinaires de mémorisation et de sélection dans le travail savant :

> Les annotations dans les livres du début de l'époque moderne comprenaient souvent des gribouillis ou des éléments étrangers divers (recettes, poèmes, généalogies familiales), soit parce que le processus de lecture lui-même suscitait de tels vagabondages de l'esprit, soit parce que les espaces vierges des livres imprimés constituaient un endroit commode pour écrire des choses, soit parce que le processus de lecture lui-même suscitait de tels vagabondages de l'esprit, soit pour suivre les sujets traités et souligner les passages d'un intérêt particulier. Les annotateurs les plus assidus copiaient dans la marge un mot ou une expression thématique pour indiquer ce dont il était question dans chaque passage. D'autres méthodes de marquage des sujets d'intérêt impliquaient le marquage marginal et le soulignement ou le marquage des passages avec des symboles qui avaient une signification pour l'annotateur, bien que la clé de leur signification puisse rarement être reconstituée par l'historien. Enfin, on trouve des commentaires de nature personnelle : les lecteurs font état d'expériences vécues en parallèle avec celles décrites dans le livre ou intercalent des objections, critiques ou louanges, engageant une sorte de dialogue personnel avec le livre, à la fois texte et objet[36].

Plus récemment, Vincent Denis et Pierre-Yves Lacour sont revenus sur les « technologies de papier » liées à l'annotation qui, au XVIIIe siècle, concernaient aussi bien le domaine de la science, que celui des bibliothèques ou de l'administration. L'enjeu de ces pratiques était alors de passer « des choses aux inscriptions »[37] et ainsi de codifier les phénomènes vus, entendus, compris, partagés. La prise de notes devenant un usage répandu et commun pour saisir le monde, ces pratiques se déploient via des « supports […] progressivement standardisés »[38]. L'activité scolaire, par exemple, exigeait de pouvoir extraire immédiatement du texte lu les informations cruciales ou déterminantes pour les étudiants. C'est ainsi, remarque Malcolm Walsby, qu'à l'époque moderne, « on laissait consciemment de grandes marges pour permettre aux étudiants d'annoter à même le

35 *Ibid.*, p. 423.

36 *Ibid.*, p. 423–424.

37 Vincent Denis et Pierre-Yves Lacour, « La logistique des savoirs », p. 109.

38 *Ibid.*, p. 111.

livre »[39]. L'incorporation matérielle des conditions mêmes de la prise de notes signale la grande interpénétration des écrits imprimés et manuscrits. Mais l'annotation sur les livres ne permet pas toutes les opérations de mémorisation – il importe par exemple de toujours avoir le livre en question sous la main pour retrouver les éléments sélectionnés.

D'autres technologies de papier vont se développer, qui visent à valoriser la mobilité et la flexibilité de la prise de notes.

Proches du livre dans sa forme (puisqu'il s'agit d'un ensemble de feuilles réunies entre elles), le carnet et le cahier vont monopoliser une grande partie des dispositifs d'annotation à l'époque moderne. Anke te Hessen remarque à ce sujet que le carnet de notes a en fait, très tôt dans l'époque moderne, constitué un instrument commun des savants. Du médecin Konrad Gessner qui découpait et collait dans un cahier des morceaux significatifs des lettres qu'il recevait, aux recommandations de Francis Bacon et de John Locke pour bien tenir un carnet de notes, les exemples fourmillent d'une pratique récurrente et ordinaire[40]. Les carnets du spécialiste des langues anciennes Johann Christoph Wolf, exhumés par Martin Mulsow, révèlent une organisation routinisée de la prise de notes. En effet, les « six volumes cartonnés » de textes recopiés « faisaient partie de ce petit choix d'ouvrages que l'on garde toujours près de soi et que les Allemands appellent *Handapparat* : Wolf devait toujours les avoir à portée de main pour y inscrire quelque nouvelle information savante »[41]. Le carnet et le cahier sont des instruments dont le format conditionne la production de connaissance. Devoir réduire le propos lu ou entendu à quelques éléments saillants, ne fixer que quelques mots d'une réflexion saisie au vol, tout cela conditionne le rapport à la matière savante. Marie-Noëlle Bourguet souligne, à bon droit, à propos du carnet qu'Alexander von Humboldt rempli lors de son voyage en Italie au début du XIXe siècle, combien l'« ambition » de capter tous les phénomènes qui s'offrent au naturaliste, témoigne d'« une vive conscience de tout enregistrer, de tenir l'entièreté du monde en quelques mots jetés sur le papier, et des choix que faisait nécessairement, même sans le vouloir, un preneur de notes »[42].

Pour autant, si le carnet et le cahier ont la vertu de pouvoir lister en continu des informations à retenir, ils ont, par le fait même qu'ils rassemblent un ensemble de feuilles, une certaine rigidité dans l'ordonnancement des informa-

39 Malcolm Walsby, *L'imprimé en Europe occidentale, 1470–1680*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2020, p. 115.

40 Anke te Hesse, « The Notebook. A Paper Technology », *in* Bruno Latour et Peter Weibel (dir.), *Making Things Public. Athmosphere of Democracy*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 2005, p. 585–586.

41 Martin Mulsow, *Savoirs précaires. Pour une autre histoire des idées à l'époque moderne*, Paris, Éditions FMSH, 2018, p. 282.

42 Marie-Noëlle Bourguet, *Le monde dans un carnet. Alexander von Humboldt en Italie (1805)*, Paris, Éditions du Félin, 2017, p. 25.

tions saisies. C'est ici que la fiche livre ses avantages épistémiques pour la prise de notes. Mobile, remplaçable et surtout déplaçable, la fiche (qui prend souvent alors la forme d'une simple feuille volante) est beaucoup plus flexible dans ses usages et délivre le scripteur de toutes les continuités imposées par le carnet. La particularité des fiches est d'organiser une ergonomie complexe du travail savant, comme lorsqu'elles sont glissées dans des carnets foliotés, lorsqu'elles sont associées à des manuscrits en étant crochetées à l'aide d'une épingle, ou, encore, lorsqu'elles viennent à être déposées entre les pages d'un livre imprimé pour servir de marque-page. On peut saisir les premiers linéaments de cette « pensée » par fiche à la fin du XVIIe siècle, à la suite de l'invention du système d'accrochage des feuilles volantes que le bibliographe allemand Vincent Placcius présente dans son *De arte excerpendi* (1689)[43]. Son dispositif de classement des feuilles volantes, en fait une armoire érudite (*scrinium literatum*), ouvre la voie à une première mécanisation de la mise en fiche et, ce qui est plus important peut-être, de l'idée que les fiches peuvent être une excroissance matérielle et surtout mémorielle de l'esprit du savant. Ce basculement vers l'économie de la fiche va donner lieu à la disparition de quelques autres techniques érudites, comme celle des florilèges et des lieux communs, qui sont accusées par les érudits-ficheurs d'être des accumulations inutiles de documents, amas incohérents d'idées reçues, successions de formules stéréotypées[44]. Cette folle idée de mettre le monde en fiche traversera une grande partie des mondes savants du dernier tiers du XIXe siècle jusque dans les années 1950. On insiste sur les nombreux avantages à vouloir se munir de fiches pour penser, à les multiplier, et surtout à les accumuler et à les ranger sous un ordre choisi. En organisant un certain type de lecture – une lecture lente qui pousse aux commentaires et à la critique –, la fiche est un moyen de faciliter le travail d'authentification des informations. Plus encore, elle vient résoudre le problème de la diversité des notes en bas de page qui peuvent être alors soit de l'ordre de la citation, soit du long commentaire, soit de la simple référence bibliographique[45]. La fiche, ce bout de papier au format défini, est suffisamment flexible pour accueillir des formats de textes différents tant par leur statut que par leur taille, et ainsi pouvoir fondre cette documentation hétéroclite dans un système commun. Pour tout cela, et beaucoup d'autres choses encore, la fiche devient essentielle à l'érudition, qu'il

43 Voir Alberto Cevolini, *De arte excerpendi. Imparare a dimenticare nella modernità*, Florence, Leo S. Olschki, 2006.

44 Ann Moss ajoute que c'est aussi vers le milieu du XVIIe siècle que les recueils de lieux communs encyclopédiques, comme outils didactiques, sont remplacés par l'industrie des ouvrages de référence (Ann Moss, *Les recueils de lieux communs. Méthode pour apprendre à penser à la Renaissance*, Genève, Droz, 2002).

45 Comme le note Anthony Grafton, « ce qui avait commencé comme un art devenait une routine » (Anthony Grafton, *Les origines tragiques de l'érudition. Une histoire de la note de bas de page*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 171).

s'agisse de celle qui veut élargir autant que possible les variables de leur explication, ou de celle qui qui, au contraire, vise à réduire, à concentrer et à distiller les éléments, dans l'espoir d'atteindre une sorte de pureté chimique analytique.

Dans cette histoire de la fiche que l'on connait mieux aujourd'hui, en particulier dans les conséquences de cette ergonomie sur la production savante de la fin du XIXe siècle, il faut insister sur un débat récurrent, central, concernant le format. Trop petite, elle ne sert à rien car il faut multiplier les fiches pour inscrire ce qui est utile. Trop grande, elle ne sert à rien non plus car on ne peut plus la transporter. La fiche perd son principal atout qui est sa mobilité. Dans l'immensité des formats d'inscription disponibles et utilisés à l'époque moderne, celui de la carte à jouer occupe une place centrale. C'est l'une des raisons principales qui explique son détournement constant, en particulier durant le XVIIIe siècle.

Les cartes à jouer et l'économie moderne des loisirs

Revenons sur la production des cartes à jouer et sur leurs usages communs. C'est à ce prix que nous pourrons percevoir leur ordinaire banalité, ainsi que leur disponibilité immédiate dans l'environnement des savants.

C'est en Orient, vers le XIIe siècle, que les jeux de cartes ont vu le jour, atteignant rapidement l'Occident par l'intermédiaire de Venise, sans doute dans le dernier tiers du XIVe siècle. Bien que taxé rapidement d'immoralité par les autorités religieuses, le succès de ces nouveaux jeux fut immédiat, obligeant les autorités locales à légiférer[46]. Le métier de maître cartier se professionnalise rapidement durant l'époque moderne, dont l'économie ludique a été finement détaillée par Elisabeth Belmas[47]. Si on compte d'abord « le piquet et le hoc », ce sont en fait dix-neuf jeux qui sont en usage en 1655 dans « l'édition de *La Maison des jeux académiques* sortie par E. Loyson »[48]. Hombre, quadrille, quintille, reversis, whist ou encore tre-sette sont quelques-uns des jeux particulièrement prisés[49]. À cela, il faut encore ajouter les « jeux de hasard illicites que l'on pratique massivement à la cour comme dans les académies parisiennes, le lansquenet, la pharaon, la barbacole, la bassette et la dupe […] »[50]. Des jeux qui,

46 Jules Talbot (dir.), *Fabuleuses cartes à jouer. Le monde en miniature*, Paris, Gallimard & BnF éditions, 2018, p. 13.

47 Elisabeth Belmas, *Jouer autrefois. Essai sur le jeu dans la France moderne (XVIe–XVIIIe siècle)*, Seyssel, Champ Vallon, 2006.

48 *Ibid.*

49 *Ibid.*, p. 155.

50 *Ibid.*, p. 155–156.

et cela constitue aussi l'une des raisons de leur succès, transcendent les espaces sociaux, des assemblées élitaires aux estaminets des campagnes[51].

Outre l'économie ludique de la première modernité, Belmas a également pu recomposer la grande complexité du processus de production des cartes à jouer qui suppose des artisans hautement spécialisés ainsi que des voies commerciales dédiées. La demande se faisant croissante[52], les cartiers vont chercher à s'autonomiser des papetiers, des relieurs et des enlumineurs pour produire en grandes quantités et au meilleur marché « nonobstant le prix élevé des matériaux de base – le papier –, des coûts de fabrication importants et l'existence d'une taxe royale en constante progression sur le produit fini »[53]. Certaines villes s'investissent dans la production des cartes, comme Paris, Rouen, Toulouse, mais surtout Lyon qui, au XVIe siècle, contient plus de cent trente maîtres cartiers (il n'en restera que quatorze en 1691)[54]. À partir de 1631, la licence de fabrication est étendue à d'autres villes comme Orléans, Angers, Romans ou encore Marseille[55]. Cette diversité n'a pas encore d'influence directe sur les techniques de fabrication qui, comme l'indique Belmas, ont peu varié entre 1450 et 1850[56] :

> On utilise trois sortes de papier qui se présentent au XVIIIe siècle sous la forme de feuilles de 14 pouces de longueur sur 11 pouces et demi de largeur. On distingue le papier au pot qui se forme devant la carte et reçoit l'impression des figures et des points ainsi que les couleurs ; le papier de main-brune qui constitue le corps intérieur de la carte et lui donne sa rigidité […] ; le papier cartier enfin, de belle qualité, très blanc, recouvrer le dos de la carte et ne doit porter aucune trace[57].

L'opération est plus complexe encore, car si l'on veut obtenir une carte de qualité il importe de coller les feuilles avant de les faire sécher et de « commencer le moulage qui voit l'impression des traits des figures sur les feuilles de papier au pot légèrement humidifiées »[58]. La longue chaîne de fabrication exige un conglomérat de compétences spécifiques. Surtout, et comme l'industrie cartière n'est pas mécanisée, c'est uniquement via la « rationalisation des tâches » et l'« uniformisation des objets fabriqués »[59] qu'elle arrive à répondre à la forte demande.

51 *Ibid.*, p. 156–157.

52 *Ibid.*, p. 253.

53 *Ibid.*

54 Jules Talbot (dir.), *Fabuleuses cartes à jouer*, p. 64.

55 Elisabeth Belmas, *Jouer autrefois. Essai sur le jeu dans la France moderne,* Seyssel, Champ Vallon, 2006, p. 248.

56 *Ibid.*, p. 256.

57 *Ibid.*, p. 266.

58 *Ibid.*, p. 267.

59 *Ibid.*, p. 270.

Parallèlement à l'extension du nombre des villes productrices, la fabrication des cartes à jouer est marquée aussi par une première standardisation qui passe par la fin des ornementations originales. À Lyon, par exemple, le dessin se simplifie. Des figures récurrentes apparaissent comme le roi de cœur qui porte à la main un oiseau. La pression économique « entraîne l'appauvrissement des décors, en même temps qu'il pousse à l'uniformisation des dimensions de cartes façonnées dans les divers ateliers d'une même région comme dans les différentes régions de France »[60]. En 1701, une révolution engagée par le fermier André Barbier oblige les cartiers à briser leurs moules ancestraux « qui servaient à estamper des figures pleines de charme et de fantaisie ». Barbier impose en effet un patron unique à partir duquel les cartiers n'ont plus qu'à apprêter et mettre en couleur[61]. Ce nouveau processus de fabrication est accompagné d'un impôt de 18 deniers (un sol et demi) sur chaque jeu fabriqué dans le royaume. Cette nouvelle fiscalité n'empêcha pas la prospérité des cartiers français au siècle des Lumières, car l'Europe se choisit rapidement les enseignes françaises aux formes plus simples, parfois schématiques, pour répondre au goût du jeu qui se répand et ne fait qu'augmenter. Précisons également, car cette orientation particulière n'est pas sans rapport avec les détournements savants sur lesquelles nous allons revenir, que c'est aussi au XVIIIe siècle que l'on va voir se développer des cartes de jeux pédagogiques qui articulent instruction et divertissement. Ces jeux « abordent, à des fins pédagogiques ou par souci d'édification, les sujets les plus variés, depuis les mathématiques jusqu'à l'histoire sainte en passant par la géographie, la langue latine, les fables, l'héraldique, l'astronomie ou l'art de la guerre »[62].

Les détournements savants : du ludique au pratique

C'est après ces nombreuses phases conduisant à la mise en circulation et à l'usage de plus en plus répandu des cartes à jouer que les savants s'emparent de celles-ci, tout en les détournant de leur rôle ludique pour noter sur leur surface vierge ce qui leur semble important et/ou intéressant, pour coucher leurs remarques, leurs bribes de lecture ou encore les éléments d'un raisonnement complexe. Désormais facilement disponibles en masse, ces petits rectangles de papiers cartonnés offrent une surface d'inscription idéalement blanche et libre pour les savants en quête d'un support mobile.

60 *Ibid.*, p. 276.

61 *Ibid.*, p. 254.

62 Jules Talbot (dir.), *Fabuleuses cartes à jouer*, p. 45.

Certains, comme le physicien genevois Georges-Louis Le Sage, s'approvisionnent en rebut de cartes mal conçues ou avec des défauts d'impressions[63]. Il en griffonna plus de 35 000 entre le milieu du XVIIIe siècle et sa mort en 1803, formant une incroyable encyclopédie mouvante. D'autres en font un usage plus limité. C'est le cas de Jean-Jacques Rousseau, qui ébaucha les *Rêveries d'un promeneur solitaire* sur le dos de ces petits cartons. Il nous est parvenu 27 cartes à jouer avec lesquelles, comme le rappelle l'historienne Claire Bustarret, se déplaçait l'auteur des *Confessions*. Emportant des cartes dans sa poche, il notait sur leur face immaculée les expériences qu'il vivait ou les réflexions qui lui venaient. Comme autant d'éléments d'un puzzle intellectuel, ces petits cartons étaient ensuite réassemblés pour former une trame préparant l'écriture du texte définitif[64]. La matérialité des cartes et la disposition des mots nous renseignent sur les conditions concrètes de la prise de notes : « Contrastant avec les habitudes graphiques soignées du philosophe, l'écriture mal formée et l'alignement irrégulier de certaines de ces notes témoignent que l'inscription s'est effectuée en divers moments, et pourraient suggérer une installation inconfortable »[65]. Rousseau se sert des cartes en les orientant « "à l'italienne" : l'inscription, commencée au revers, court sur plusieurs lignes parallèlement à la longueur de la carte et s'achève parfois sur l'autre face, en travers des figures des rois, dames ou valets ou des points rouges et noirs »[66]. Non seulement les cartes conservent la trace d'une réflexion sur le vif, d'une pensée qui surgit dans des circonstances qui ne sont pas celles – supposées ordinaires – du calme propre au philosophe dans son cabinet, mais elles fournissent également de précieux éléments pour comprendre comment un·e auteur·trice circule d'un de ses écrits à l'autre, via les notes qu'il/elle peut accumuler. S'interrogeant sur la façon dont Rousseau composa son spicilège, Alain Grosrichard et François Jacob ajoutent : « le jeu dont s'est servi Rousseau est-il d'emblée dépareillé ? Les cartes ont-elles été prises sans ordre préconçu, par le simple fait du hasard ? »[67]. Il est cependant certain que ces petits cartons annotés ne sont pas seulement le brouillon préparatoire d'une œuvre précise. En effet, « loin d'être un simple avant-texte des *Rêveries*, elles ouvrent des perspectives de lectures croisées avec les *Dialogues,* voire d'autres textes de Rousseau et puisent dans le vécu du philosophe un

63 Jean-François Bert, *Comment pense un savant ? Un physicien des Lumières et ses cartes à jouer*, Paris, Anamosa, 2018, p. 9–10.

64 Claire Bustarret, « Écrire sur carte à jouer au XVIIIe siècle », *Papiers*, n°9, 2015, p. 9. Voir également le chapitre de C. Bustarret dans le présent ouvrage.

65 Claire Bustarret, « La carte à jouer, support d'écriture au XVIIIe siècle. Détournement, retournement, révolution », *Socio-anthropologie*, n° 30, 2014, p. 84.

66 *Ibid.*

67 Alain Grosrichard et François Jacob, « Introduction aux "Cartes à jouer" », *in* Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire, cartes à jouer*, éd. par Alain Grosrichard et François Jacob, Paris, Classiques Garnier, 2018, p. 769.

aliment sans cesse renouvelé »[68]. Minces infrastructures d'une pensée toujours en construction, les cartes constituent un fond disponible d'argumentaires qui peuvent être mobilisés pour l'ensemble des textes à venir.

Détournée et intégrée dans l'ordre des pratiques scripturaires des savants du XVIIIe siècle, la carte devient rapidement un support de correspondance efficace. Nicholas Cronk a ainsi pu montrer comment Voltaire se servait des cartes pour prendre des notes, mais aussi composer de courts billets d'échanges[69]. À Genève, le pasteur et physicien Marc-Auguste Pictet « en emploie un grand nombre comme minutes de lettres »[70]. C'est aussi le cas de Le Sage, qui conserve près de lui la trace des mots envoyés, maintenant ainsi une mémoire vive des échanges épistolaires qui scandent sa journée[71].

Il arrive aussi que le hasard et la contingence orientent l'usage de la carte. Ainsi le poète et savant Johan Wolfgang Goethe, au début du XIXe siècle, s'intéresse-t-il à la théorie des couleurs, dans le sillage des travaux d'Isaac Newton. Il envisage de donner à ses propres recherches sur le prisme un large écho : « je voulais porter l'affaire à la connaissance du grand public », explique-t-il. Et il ajoute :

> Je rassemblai donc les images les plus nécessaires à l'instauration des expériences subjectives. Elles étaient noires et blanches, afin de servir de matériel prêt à être observé par tout un chacun à travers le prisme. D'autres étaient colorées, afin de montrer comment ces images noires et blanches étaient modifiées à travers le prisme. La proximité d'une fabrique de cartes à jouer et, comme je décrivais les expériences et fournissais également l'occasion de les pratiquer, je crois avoir fait ce qui était requis pour susciter dans tout esprit l'aperçu qui avait si vivement agi dans le mien[72].

Mais Goethe ne se contente pas de détourner les petits cartons colorés pour ses démonstrations publiques, il « prend des notes minéralogiques sur des cartes à jouer et autres petits cartons […] »[73].

---

68 *Ibid.*, p. 772.

69 Nicolas Cronk, « Voltaire et l'art du texto », *in* Marine Roussillon, Sylvaine Guyot, Dominic Glynn et Marie-Madeleine Fragonard (dir.), *Littéraire. Pour Alain Viala*, Arras, Artois Presses Université, 2018, t. 2, p. 243–260.

70 Marc J. Ratcliff, « Tirer la bonne carte », *in* Marc J. Ratcliff et Laurence-Isaline Stahl-Gretsch (dir.), *Mémoires d'instruments. Une histoire des sciences et des savants à Genève, 1559–1914*, Genève, Éditions Suzanne Hurter, 2011, p. 34.

71 Jean-Daniel Candaux, « Typologie et chronologie des réseaux de correspondance de Georges-Louis Le Sage 1744–1803 », *Dix-huitième siècle*, vol. 40, n° 1, 2008, p. 105–113

72 Johann Wolfgang Goethe, *Matériaux pour l'histoire de la théorie des couleurs*, trad. Maurice Élie, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2003, p. 463.

73 Madeleine Pinault-Sørensen, « Pierres écrites et dessinées », *Dix-Huitième Siècle*, n° 31, 1999, p. 98.

Les cartes à jouer concernent encore bien d'autres aspects de la vie savante au XVIIIe siècle. Le détournement aux fins d'une activité savante et/ou intellectuelle est alors tellement répandu que le format de ces petits rectangles de carton devient pour certains une référence éditoriale. Ainsi le pasteur et physicien genevois Pierre Violier a conçu « probablement le premier livre de didactique scientifique paru en français à Genève, où il utilise un format de cartes à jouer pour rendre l'enseignement plus aisé »[74].

On peut encore noter le cas d'Horace-Bénédict de Saussure qui décide de rassembler sur des cartes à jouer ses « notes latines nécessaires aux différents cours […] »[75]. Les petites pièces cartonnées lui permettent de construire des discours réarticulables à volonté. Il devient possible de changer l'ordre de composition du cours et d'exploiter ainsi au mieux la flexibilité offerte par la fiche mobile. C'est précisément cette plasticité de la carte qui étonne et intéresse le plus, en particulier dans la possibilité qu'elle offre d'agencer différemment des sections de discours, de remodeler l'ordre d'un raisonnement, de déplacer un jeu de données.

Le siècle des Lumières est celui de l'âge d'or de la carte à jouer transformée en infrastructure mobile de la pratique savante. Elle se trouve alors à la jointure de phénomènes relevant d'univers sociaux différents dont les mouvements expliquent bien souvent certains de ces détournements. D'une part, la conjoncture commerciale est favorable puisque la popularité des jeux de cartes est au plus haut et que les règles fiscales sont moins fortes, ce qui conduit à une expansion de la production. D'autre part, les besoins de classement, d'ordonnancement des informations sont de plus en plus pressants face à la multiplication des surfaces éditoriales (journaux, libelles, ouvrages, feuilles diverses…). Les savoirs qui émergent, toujours plus nombreux, exigent d'être filtrés, triés, classés, rangés. Il faut pour ces opérations répétitives des instruments flexibles, ergonomiques et uniformes. Les cartes à jouer, qui circulent partout dans la société, répondent exactement à cette nécessité nouvelle.

74 Marc J. Ratcliff, « Tirer la bonne carte », p. 34. L'érudit Firmin Abauzit qui mourra à Genève en 1767 fit, lui aussi, usage des cartes à jouer pour noter les grands événements européens qui eurent lieu entre 1758 et 1761.

75 *Ibid.*, p. 38.

Le renouveau des listes

Ces déterminations pratiques de la carte à jouer croisent d'autres pratiques savantes, dont celle des listes, bien plus ancienne[76]. L'ordonnancement raisonné d'entités (mises ou non en relation), de chiffres, de noms, de titres, s'est imposé au carrefour d'attentes scientifiques, mais aussi marchandes[77]. La liste permet en effet de rassembler, sur un même support, des éléments dont on souhaite souligner la cohérence, vérifier la présence, ou encore se souvenir de l'ordre. Elle a cependant, comme le carnet, le désavantage d'être fixe et donc de ne pouvoir être aisément réarrangée. C'est tout l'intérêt des cartes à jouer que de venir déployer, fragmenter et recombiner ces listes statiques et immobiles.

Parce qu'elles sont toutes réalisées sur un format identique et parce qu'elles permettent une décomposition des entités à classer ou à retenir, les cartes à jouer vont venir profondément renouveler l'usage des listes, en particulier des listes des ouvrages, que l'on trouve alors dans les catalogues. Avec la multiplication des volumes imprimés qui s'intensifie à partir du XVIe siècle, le catalogue s'érige comme l'instrument emblématique d'une gestion raisonnée du dépôt des livres. Faisant l'objet d'une diffusion imprimée, publié séparément, le catalogue est un produit éditorial à part entière[78]. Les catalogues d'ouvrages, « établis pour une collection particulière », ou « dressés pour des fonds d'institutions, publics et d'usage collectif », sont tous « conçus pour des collections vivantes, dont ils assurent par principe la conservation, la gestion (croissance, entretien, mise à jour du contenu et de sa disposition dans l'espace), la recherche et l'accessibilité »[79]. Instrument savant, le catalogue de bibliothèque soutient aussi le marché du livre imprimé qui s'organise via ces répertoires[80]. Pour autant, il importe de pouvoir mettre à jour ce dispositif de repérage. La carte à jouer, mobile, va jouer son rôle en facilitant cette activité savante de compilation au point de devenir le

76 Jack Goody, *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, Paris, Éditions de Minuit, 1979, mais aussi Étienne Anheim, Laurent Feller, Madeleine Jeay et Giuliano Milani (dir.), *Le pouvoir des listes au Moyen Âge*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2020.

77 L'historienne Valentina Pugliano a ainsi montré que dès le XVIe siècle « la pratique de l'histoire naturelle en est venue à dépendre d'une circulation régulière de spécimens et de l'agrégation progressive d'archives spécialisées de *naturalia*) et de réseaux d'intermédiaires (des paris à la main d'œuvre rémunérée) qui prenaient soin de produire et de faire circuler lesdits spécimens. Les listes offraient aux commerçants comme aux érudits le moyen le plus rapide d'enregistrer et de régulariser ces échanges ». Valentina Pugliano, « Specimen Lists. Artisanal Writing or Natural Historical Paperwork », *Isis*, vol. 103, n° 4, 2012, p. 719.

78 Yann Sordet, « Pour une histoire des catalogues de livres. Matérialités, formes, usages », *in* Frédéric Barbier, Thierry Dubois et Yann Sordet (dir.), *De l'argile au nuage. Une archéologie des catalogues (IIe millénaire av. J.C.–XXIe siècle)*, Paris, Bibliothèque Mazarine, Éditions des Cendres ; Genève, Bibliothèque de Genève, 2015, p. 20.

79 *Ibid.*, p. 21.

80 *Ibid.*, p. 25.

support d'un nouveau mode de catalogage choisi également durant le XVIIIe siècle par diverses institutions. Le premier répertoire d'ouvrages composés sur cartes mobiles, longuement décrit par Patrick Latour, est l'œuvre de Pierre Desmarais, bibliothécaire au Collège Mazarin à partir de 1772. Ce dernier hérite d'une situation délicate et doit « rétablir un semblant d'ordre dans l'organisation des volumes »[81]. Il s'agissait de ranger correctement les « acquisitions effectuées depuis 1690, intercalées plus ou moins correctement », mais également d'« identifier les doubles […] », et de procéder au « reclassement méthodique par une recotation complète des ouvrages »[82]. Le choix de Desmarais consiste à sortir de la forme classique du registre topographique et de noter diverses informations (titre, auteur[s], adresse, date, format, reliure et cote) au dos de cartes à jouer, « à raison d'une carte par unité bibliographique, qu'il compléta ensuite d'annotations propres à lui faciliter la suite de son travail [initiale du ou des auteur[s] en vue d'un reclassement alphabétique, surlignement de mots clés du titre, etc.) »[83].

Abondantes, uniformes, mais surtout mobiles, les cartes s'imposèrent comme un instrument de classement incontournable pour les imprimés[84]. Un dispositif d'autant plus simple et facilement accessible qu'il sera aussi utilisé pour permettre le classement de certaines bibliothèques privées. Plusieurs savants exploiteront cette possibilité pour leurs propres fonds d'ouvrages, en particulier l'historien britannique Edward Gibbon[85]. La pratique est d'autant plus sérieuse que, dans l'univers lettré et savant, circonscrire un stock d'ouvrages, connaître un fonds documentaire et être capable de s'y repérer constituent une nécessité.

81 Patrick Latour, « La fiche au service du catalogue alphabétique : les innovations de Desmarais au Collège des Quatre-Nations (vers 1740) », *in* Frédéric Barbier, Thierry Dubois et Yann Sordet (dir.), *De l'argile au nuage*, p. 320.

82 *Ibid.*

83 *Ibid.*, p. 321.

84 Yann Sordet précise que « [l]e fichier catalographique paraît […] davantage issu d'expérimentations effectuées dans quelques bibliothèques "publiques" ou institutionnelles à partir du XVIIIe siècle, pour pérenniser les fiches ou notes volantes, jusqu'ici brouillons non conservés des catalogues-*codices*. Chaque fiche devient potentiellement une brique d'un édifice catalographique désormais susceptible des mêmes mouvements que la collection qu'il sert » (*ibid.*).

85 Thierry Depaulis et Ulrich Schädler, « Gibbon's Swiss Playing Cards », *The Playing Card*, vol. 45, n° 4, 2017, p. 211.

De l'obsolescence des cartes à la logique du post-it

La fin du XVIIIe siècle est assurément un tournant dans l'histoire des cartes à jouer. Ce moment est marqué par la standardisation et la schématisation des figures mais aussi par un régime fiscal particulier, deux contraintes qui vont finir par rendre les jeux de cartes moins attractifs, tant pour les joueurs que pour les fabricants. La Révolution française, avec son nouvel ordre politique, rend surtout désuet les jeux dans lesquels, jusque-là, on pouvait jouer avec des rois, des reines et des valets. En 1793, Urbain Jaume, membre de la Société des Jacobins de Paris, brevette avec Jean-Démosthène Dugoure de nouvelles cartes de la République française. Les figures changent. On représente de manière allégorique des braves, des vertus, des philosophes et des républicains. Une nouvelle liberté représentative se développe avec ces figures, mais cela ne durera qu'un temps, car dès 1808 le modèle officiel des cartes françaises est déposé et contrôlé par la régie des cartes. Cette transformation graphique va s'accompagner d'une nouvelle évolution fiscale qui vise à réglementer très précisément la fabrication des jeux. Petit à petit, durant le XIXe siècle, la carte trouve sa forme actuelle. Les techniques d'impression évoluant avec, en particulier, la galvanoplastie et la chromolithographie, le dos de carte jusque-là laissé libre est taroté avec des aplats de couleur, des tranches dorées, et des coins arrondis. La conséquence est importante, car les dos ne sont plus libres pour recevoir une quelconque écriture. La carte n'est plus réutilisable. En conséquence, les détournements se font de plus en plus rares[86]. Parallèlement, c'est à partir du XIXe siècle que l'industrie du papier va proposer des formats de papiers directement utilisables pour la prise de notes, l'ordonnancement des informations ou le catalogage des livres[87]. La fiche devient un produit commercial standardisé, directement adapté aux exigences savantes. Cette offre très ajustée rendra finalement totalement obsolètes les usages détournés des cartes à jouer, rejetant celles-ci du côté de l'art ou de la littérature[88].

Ce sont alors d'autres pratiques d'annotations qui vont voir le jour. Sans être nécessairement liées à un détournement d'une surface disponible pour écrire, elles se rattachent pourtant à la longue histoire des technologies de papier. C'est ainsi que les post-it qui fleurissent autour des expériences de mécanique de

86 Voir Jules Talbot (dir.), *Fabuleuses cartes à jouer*, p. 144–145.

87 Jean-François Bert, *Une histoire de la fiche érudite*, Villeurbanne, Presses de l'ENSSIB, 2017, p. 48–53.

88 On peut penser, en particulier, aux travaux de Marc Saporta qui, dans *Composition n° 1* (Paris, Le Seuil, 1962) invitait ses lecteurs à mettre en œuvre une véritable pensée de l'entrelacs en offrant matériellement la possibilité de mélanger les pages-fiches de son roman comme on mélangerait un jeu de cartes.